Ancien tribunal colonial de Tafraout (1939) reconverti en point d'information (2023)

Ce lieu au moment où on nous le confie a été défiguré par une mauvaise rénovation de béton, qui cependant, n'a pas sacrifié les intérieurs qui datent des années 1930. Une fois relevé l'édifice et mieux compris son histoire, nous voulons donné un exemple de réhabilitation à suivre pour les particularismes régionaux des demeures de la Vallée de la Tafraout.

Le programme est un point d'information qui laisse la liberté de conserver toutes les qualités spatiales à originelles du site et ses qualité décoratives comme les pierres plantées au pied des murs et les tataouis des plafonds colorés. La réinterprétation des espaces 'est faite dans un hommage de toutes les autres spécificités locales de la vallée pour inciter les visiteurs à découvrir d'autres sites encore, en écho à celui-ci.

L'édifice reprend sur sa facade les fameuses tours quadrangulaires des Kasbahs classiques mais ne les reproduit pas à l'extérieur. Un jeu sur l'extérieur avec un jardin sac et des murs prolongeant l'édifice viendront ainsi redonner à lire une typologie qui fit florès et qu'il importe dans le coeur de la ville d'inviter à lui retrouver une dynamique nouvelle. Donner à ouvrir sur l'exterieur, sur la nature, eviter les clotures systématiques, proposer une oeuvre poreuse en lien avec les autres éléments de cette place nous paraissaient également pertinents.

Centre culturel et bibliothèque (2017-18)

Comme la maternité de Tissint pour le premier et la trentaine de projets construits ensuite en s'inspirant du vernaculaire dans les provinces de Tiznit, Tata, Oued Noun, Taroudant, les projets sont d’une grande diversité : centres culturels, foyers féminins, salle polyvalente, salle d’accouchement, et autres, dans des localités dont le plus souvent l’héritage architectural est intéressant. Je voulais rendre hommage et m'assurer que certains procédés ne disparaissent pas définitivement avec leur ruine avancée : À chaque fois, une même démarche est reproduite : identification des matériaux locaux et des mises en oeuvre traditionnelles, réflexion aux dispositifs bioclimatiques simples, intégration du bâtiment dans son environnement. Ainsi pour le centre culturel d’Ait Ouabelli, dans la province de Tata, une construction intégralement faite en pierre a été proposée pour la première fois en murs porteurs, là où l’habitude consistait à fabriquer des cubes en béton peint sans lien avec la localité. Le projet s’insère ainsi dans le paysage sans le dénaturer. La référence au local se fait d’abord par la façade extérieure et les modes constructifs qui reprennent les formes et le vocabulaire architectural du patrimoine tout en le modernisant. Les terrasses épousent les courbes de niveaux et proposent donc diverses hauteurs de corniches (agfaf) comme dans les villages historiques de la commune concernée.

Ce qui était important était de donner aux enfants du collège attenant et de l'internat la possibilité d'aller étudier dans des espaces très beaux, bioclimatiques par la galerie sur la façade sud et les nombreux lanterneaux et hautes lucarnes, un lieu dédié aux études aux plafonds très élaborés.

Centre d'Interprétation du Patrimoine sur la ville de Tiznit (2013-2025)

Ce projet s’inscrit ainsi dans la volonté de revaloriser le centre historique de l’ancienne médina. Situé dans l’enceinte d’une kasbah (citadelle) bâtie en 1810, le projet comprend la restauration du monument puis la création d’un centre d’interprétation du patrimoine (CIP). Le parti pris du projet consiste à proposer un cheminement culturel dans l’histoire de la ville par la promenade autour et dans l’ancienne citadelle, son clos transformé en jardins englobant un théâtre de plein-air et un espace muséographique. La structure est tournée vers le jeune public en proposant l’idée d’un jardin ouvert sur la ville pour faire entrer le musée ou le CIP dans les habitudes des Tiznitis. Le jardin-musée devient l’espace de la sensibilisation au patrimoine, permettant d’associer ouverture culturelle et amélioration de l’espace quotidien des urbains. Ce programme ambitieux s’est matérialisé et affiné au fil des années en évoluant vers la forme qu’il a désormais, de concert avec les pouvoirs publics, les élus et les associations culturelles. Après avoir restauré une partie du monument historique de la Kasbah Aghenaj dans ses remparts (2008) et transformé la partie nord de la forteresse, un théâtre de plein-air a été installé (2009), le principe d’un espace muséographique est accepté selon trois composantes : un espace musée dans la forteresse, un espace associatif et un centre de valorisation des archives sur la parcelle limitrophe. L’ensemble des bâtiments est construit en terre crue, le musée est entièrement réalisé en pisé. Les deux autres bâtiments conjuguent deux matériaux : la pierre, pour ses qualités d’aspect et de pérennité, et l’adobe – briques crues de paille et de terre –, plus facile à mettre en oeuvre que le pisé mais qui permettra in fine des qualités d’hygrométrie et de confort comparables. Or, le projet construit en terre crue a été autorisé à un moment où le code de l’urbanisme ne permettait aucun assouplissement en vue d’une utilisation innovante des techniques dites traditionnelles, jusque-là presqu’interdites. Le bâtiment est autorisé en 2010, le marché de recrutement de l’entreprise adjugé en 2011, c’est-à-dire avant la nouvelle législation de 2013, et il doit donc tenir compte des normes en vigueur. Cependant, les aléas du financement public amènent à un début des travaux en 2013, puis une suspension de ces derniers suite aux inondations de 2014 obligeant d’importants travaux de drainage. Et d’autres arrêts du chantier dûs à des aléas aussi administratifs que financiers vont venir encore retarder sa livraison. Les autorités et les bureaux d’études considéraient jusqu’en 2013 que

les matériaux traditionnels n’étaient qu’un décor et ne pouvaient pas jouer le rôle de structure porteuse. Ils imposèrent donc lors des phases d’autorisation un chaînage à intégrer dans la terre, sans aucune réflexion sur le matériau, comme cela leur fut pourtant soumis en phase de projet et tout au long des autres phases à plusieurs reprises, alors que la durée imposée aux études aurait pu le permettre. Jusqu’au bout et sans jamais daigner revoir ses plans, le bureau d’études a préconisé des poteaux porteurs denses et surdimensionnés, très rapprochés, arguant sans cesse du règlement parasismique et de la sécurité du public. Les arguments du bilan carbone et de l’utilisation minimisée du béton armé n’avaient alors aucun crédit, surtout pour un bâtiment destiné à accueillir le public. On a décidé donc de décoller la structure porteuse de l’enveloppe de pisé pour faire oeuvre de pédagogie et d’honnêteté et pour ainsi faire prendre conscience des enjeux constructifs en comparaison des dispositifs ancestraux en terre qui ne séparaient pas l’enveloppe de la structure. Dans l’oasis de Tiznit, tous les bâtiments étaient en effet, jusqu’à la fin du 20e siècle, édifiés en terre. Il était donc important de montrer que cela était toujours possible – sans négliger l’innovation – et même nécessaire, la terre étant parfaitement adaptée aux conditions climatiques. Le bâtiment du musée est par conséquent construit avec une enveloppe de pisé très épaisse, avec des ouvertures limitées permettant une isolation maximale. Une ventilation passive est provoquée par un décollement des niveaux supérieurs favorisant la circulation de l’air du bas vers le haut le long de la paroi de terre crue. Les adobes sont aussi utilisés pour les aménagements intérieurs pour conserver au lieu ses qualités hygrométriques et leur donner une douceur et une consistance particulières attachées à la terre crue. La ventilation des espaces supérieurs permet de déstocker la chaleur reçue en journée. Les terrasses sont isolées et chaulées en blanc pour un rayonnement à l’impact limité. Lors des pics de température, les bâtiments construits en terre crue ont prouvé leur efficience, évitant le surcoût habituel de climatisation. Les contraintes d’un matériau exigeant Les remontées capillaires dans les fondations et dans le soubassement sont évitées surtout dans cette région où la proximité de l’océan (14 km) les favorise. Les projets contemporains cherchent à mieux protéger le pisé des transferts d’humidité avec le sol en le posant sur une plateforme étanche. Le socle en béton du musée présente un léger porte-à-faux pour mieux mettre en valeur le pisé dans les vues extérieures du bâtiment et souligner ainsi son emploi. L’éclairage extérieur est intégré, de même qu’un drainage périphérique. La base, en béton armé et en pierre avec barrière capillaire de chaux pure sous une ligne de briques crues, est un bouclier qui bloque les échanges avec le terrain. Le pisé est mis en oeuvre dans des coffrages métalliques à progression linéaire. La terre est mélangée à de la chaux selon un dosage spécifique et compactée avec un fouloir pneumatique. Pour l’entreprise, construire en pisé est difficile, son expérimentation est donc un préalable nécessaire avec une rigueur de mise en oeuvre et de suivi qui fait défaut généralement par rapport à un projet en béton armé, où les ouvriers croient que tout se rattrape en second oeuvre et de ce fait bâclent le gros oeuvre. Il aura fallu changer certaines mauvaises habitudes de chantier pour s’assurer de mises en oeuvre pérennes de la terre. À l’intérieur, les matériaux sont omniprésents : le pisé apparaît, brut, en

rappel de l’extérieur ; adobes et pierres sont présentés dans des procédés mixtes en fonction de la thématique des salles. Des voûtes en matériaux biosourcés (bambous et palmes) et terre occupent divers points d’articulation entre les espaces muséographiés. Une petite salle de projection reprend elle aussi les formes organiques en terre crue et ménage divers niveaux de lecture d’un espace où les sens sont stimulés. Enfin, un grenier collectif en pierre et en bois a été construit à l’échelle 1 :1 pour magnifier l’une des institutions les plus importantes de l’Anti-Atlas.

Collège du plateau de Timenkar, Haut-Atlas, un néo-vernaculaire post-séisme (2024-25)

Construire le cadre d’une reconnaissance des principes parasismiques vernaculaires pour lutter certes contre le risque sismique mais aussi le risque climatique, et s’attacher à développer une filière locale autour de la pierre et du bois local. (Inutile de préciser que le béton armé est proscrit !)

Le séisme de septembre 2023 a permis que démarre plus rapidement ce complexe pédagogique destiné à tous les enfants et jeunes adolescents de l’ensemble des villages sur la zone isolée de Setti Fatma. Ce plateau du Haut-Atlas, situé à 2300 m. d’altitude, est habité par des agriculteurs encore actifs, malgré la proximité de Marrakech. Isolé durant les mois d’hiver, les villages sont rattachés par leurs liens tribaux au plus grand hameau, Aourir, où sera installé un internat, mais aussi un réfectoire (ce qui n’est pas courant au Maroc). Le manque d’infrastructure de base, la rareté de l’eau potable, l’accès inexistant aux soins médicaux, et des formes de non-scolarisation, sont les enjeux de ce projet post-seisme de haute montagne. L’idée était de regrouper et soutenir, au moment d’une crise de la ruralité sans précédent, des hameaux encore habités, qui développent ou prolongent certaines pratiques agraires spécifiques, comme les alpages l’été en semi-transhumance.

L’Association rurale Tizi n’Oucheg est venue répondre à la demande des parents unis autour de ces besoins, depuis plusieurs années déjà, et a construit un partenariat avec divers associations et mécènes. La construction uniquement en matériaux locaux, proposée par l’architecte est accompagnée, puis certifiée par les bureaux d’études associés, conformément au cadre légal. Le projet revisite les dispositifs parasismiques observés dans l’habitat vernaculaire. Les maçons qui travaillent sur le chantier sont exclusivement les parents des 160 enfants qui y seront scolarisés.

L’idée est de redonner confiance aux techniques vernaculaires. La seconde partie de ce projet inclut une analyse en laboratoire et sur site pour permettre de faire évoluer la réflexion autour des ressources destinées à la construction pour la haute montagne et les vallées présahariennes (pierre, terre, bois locaux). Un volet formation entre aussi en œuvre pour s’assurer d’en faire un centre permanent de formation aux métiers de la haute montagne.

Maîtrise d’ouvrage : ASSOCIATION TIZI N'OUCHEG DE DÉVELOPPEMENT & open-village,

Personne morale représentée par Monsieur Rachid Mandili, président

Architecte : Salima Naji

Géomètre : Amine Bouabdellah, GEOAXIS Sarl

BET : Mourad Houmaidi, ingénieur, Sudinfra, Agadir

Bureau de Contrôle : SECTOB, Thierno Aliou BAH, ingénieur Hassania Maroc

Financement : Mécénat privé (Open village, L’Heure Joyeuse, Servier mécénat, Gardiens de la mémoire) en partenariat avec le Ministère de l’enseignement

PERMIS DE CONSTRUIRE N° GUcsfm-0004/2024 en date du 03/02/2024

Complexe Pédagogique de Timenkar (ESPACE PEDAGOGIQUE, REFECTOIRE, LOGEMENTS, INTERNAT, DISPENSAIRE-MATERNITE, CRECHE : AU TOTAL 4162 M² étalés sur plusieurs phases)

ICI PHASE 1 LE COLLEGE 1000 m².

\* Les honoraires de l’architecte et des Bureaux d’études sont offerts dans le cadre de la solidarité avec les victimes du séisme de 2023.

Dar Sania, Maison des artisan.e.s, Oum Gardane (2016-17)

Ce projet s’inscrit dans un ensemble d’études architecturales lancées par l’Agence du Sud en 2016 destinées à promouvoir une « économie sociale et solidaire » et où nous avons proposé une démarche d’écoconception réactivant une logique de l’architecture vernaculaire – qui doit s’entendre comme une architecture située plutôt que « traditionnelle ».

Cependant, s’inscrire dans des traditions constructives immémoriales n’a rien de facile. Les barrières sont nombreuses, et elles viennent en premier lieu de l’administration, par réglementation interposée. Ici l’ossature en béton nous a été imposée. Puis des règles de l’art désapprises et à reconquérir.

CONTEXTE, SITE, PARTI PRIS ARCHITECTURAL

Au Maroc une « modernisation » sans conscience a généré une architecture normalisée en béton armé. Malgré le contexte climatique actuel du Sud marocain, ces dernières décennies ont favorisé les solutions techniques importées et transposées sans réflexion dans des régions aux ressources limitées et marquées par des extrêmes climatiques qui marginalisent des pratiques architecturales locales et éteignent une mémoire constructive spécifique pourtant très riche. Ce projet s’est fait pour lutter contre cette tendance en réinvestissant intentionnellement les ressources vernaculaires. Cela n’a pu se faire cependant pour ce projet, qui ne bénéficie d’aucun passe-droit et qui n’est porté par aucune organisation internationale prestigieuse, que dans un contexte étatique précis, celui d’un assouplissement de la législation nationale sur la terre (le projet a été dessiné en 2015) et ensuite la lutte acharnée pour obtenir l’autorisation puis pour obliger l’entreprise à construire véritablement en terre (et non à couvrir les murs d’un pauvre enduit de terre) a permis la réussite de ce projet, désormais cité en exemple régional. Cependant, le béton armé reste encore rendu obligatoire par la pratique et la législation du point de vue d’un bureau d’études (non choisi). Un chaînage horizontal en poteaux-poutres de ciment est intégré à la terre crue, mais cependant des bois de palmier porteurs sont utilisés intégralement pour la charpente de l’espace du show-room et pour les linteaux des baies (sauf portes extérieures des ateliers). Le programme d’une maison des artisans incitait à choisir ces matériaux en priorité tout en dessinant des espaces de travail plus faciles à entretenir : d’un côté un showroom séduisant en terre crue mettant en valeur les techniques locales, de l’autre côté, une structure plus facile d’entretien (supportant les jets d’eau ou autre pratique de travail artisanal) en terre crue pour l’enveloppe et briques de ciment pour les cloisons.

Deux éléments ont autorisé les pouvoirs publics à accepter ce projet de terre crue et des dérivés du palmier. Le nouveau décret n° 2-12-349 (20 mars 2013) relatif aux marchés publics sous forme de consultations ouvertes (et non plus dans un cadre archaïque de gré à gré) qui acceptait un outsider dans le jeu des marchés publics. Puis, concomitamment, le fameux Décret no 2-12-666 du 17 rejeb 1434 (28 mai 2013) « approuvant le règlement parasismique pour les constructions en terre », et permettant enfin à tout architecte d’utiliser ce matériau. Cependant, le béton armé reste encore rendu obligatoire par la pratique et la législation du point de vue d’un bureau d’études (non choisi). J’ai donc choisi de mêler les deux : accepter une législation stupide et m’en servir pour caractériser deux espaces différenciés.

DEMARCHE ENVIRONNEMENTALE PERFORMANCES

L’enveloppe du bâtiment est en adobe (épaisseur 50 cm). Les lieux servants et la salle de présentation sont en adobe avec une charpente traditionnelle en tataoui, (tressage de palmes ou de lauriers colorés teints au chaudron). Une poutre traversante de béton armé permet toutefois un dimensionnement de salles plus vastes que traditionnellement. En revanche, la couverture des locaux de production sont en béton armé tout comme la structure de l’ensemble sur semelles de fondation (la législation marocaine impose la structure en béton armé). Les performances en termes de durabilité se situent donc essentiellement autour du cycle de production des matériaux et aux capacités thermiques desdits matériaux premiers ou biosourcés. L’unité de production a été conçue pour profiter d’une ventilation passive par de petites lucarnes. Le projet refuse clairement la climatisation électrique. Tous les espaces intérieurs sont ventilés par des systèmes empruntés aux traditions locales sur les parties hautes du bâtiment ; ce tirage thermique est associé aux dispositifs simples de fenêtres à régler en façade (face au vent dominant/ sorties à l'opposé). Le courant d'air passera en hauteur pour ne pas gêner les travailleurs et simplement rafraîchir la toiture. Une pergola prend le relais à l’extérieur pour briser le rayonnement direct par de l'ombre et permettre des appels d'air sur la façade des ateliers la plus exposée. Des lanterneaux zénithaux rythment les intérieurs pour éviter une lumière trop éblouissante. Les portes sur rails ou sur crapaudine (héritage architectural local) en acier reproduisent les mêmes petites ouvertures que dans les parois d’adobes perforées pour la ventilation et l'éclairage filtré. La maîtrise d’ouvrage n’a pas intégré le recours à l’énergie solaire ou la récupération des eaux non encore imposé dans les CPS des administrations marocaines et jugé trop coûteux. Les performances énergétiques sont encore à améliorer.

IMAGES

Des lucarnes placées en hauteur dans le local permettent de ventiler la toiture en une zone chaude mais d'autres petites lucarnes en verres avec pavés de verre seront encastrées sur la façade pour éclairer les petits espaces sans laisser la poussière pénétrer dans le bâtiment.

ENJEUX SUR LE TERRITOIRE D’IMPLANTATION

Le projet est situé dans une commune qui s’est récemment développée à quelques kilomètres de l’ancien Ksar de promontoire effondré, en pisé et en adobes appelé Jbayr, désormais complètement abandonné. Village fortifié, il était doté d’espaces de réception avec notamment de très beaux plafonds de palmes ou de tataouis colorés (lauriers teints en noir et rouge). Les palmiers destinés aux bois de charpente et des portes proviennent de deux coopératives de palmiers de Tata et de Zagora, qui assurent l’entretien des palmeraies. Ce projet a ouvert un champ d’activités nouveau. Le projet, placé sur la route, rend hommage au patrimoine local en s'appuyant sur les architectoniques locales, mais en proposant de les utiliser dans leur matérialité et non en calepinage dans un but purement ornemental comme beaucoup de projets touristiques. Ce projet se propose d’articuler héritages (matériel et immatériel) et amélioration des conditions de travail en créant de nouvelles normes de confort pour les artisan(e)s tout en mobilisant au mieux les ressources existantes et les compétences.

Ce bâtiment incarne sa fonction et en donne une image positive. Le parti pris architectural a été donc de traduire en volume le projet pour que de l'extérieur il fasse signal : ainsi une façade en terre crue, avec des ouvertures faisant office des baies climatiques à volets pare-soleil présentent le lieu au visiteur depuis l’extérieur. Ces mêmes ouvertures permettent depuis l'intérieur de voir les artisan(e)s à l’ouvrage.

Ce projet avait aussi l’objectif de démontrer la possibilité de construire en matériaux locaux tout en proposant un bâtiment séduisant pour un budget modeste (910 105 MAD soit 83 493,03 Euros).

VALORISATION DES SAVOIR-FAIRE ET DE L’ECONOMIE SOCIALE

Il s'agit d'un lieu qui accueillera un espace de vente et de démonstration (showroom), un espace de fabrication (ateliers) qui peut avoir besoin de se déployer dans un espace extérieur ombragé (pergola). Chacun de ces espaces devait donc être très bien réalisé pour avoir un impact positif dans la fabrication des objets et pour le retour sur investissement d'un tel projet pour l'Etat marocain. La reconnaissance d’une architecture responsable, soucieuse des enjeux sociaux et environnementaux était ainsi placée au cœur de la démarche, elle a été comprise par les pouvoirs publics du fait à la fois d’une conviction associée à beaucoup de patience et de pédagogie de l’architecte.

Le bâtiment placé sur la route principale a interpelé le chaland pendant sa construction et a beaucoup été visité. Une fois livré, il a fait l’objet d’un réel intérêt et a suscité un véritable engouement ; nous attendons la fin du COVID pour inviter des designers à occuper les lieux pour des sessions de formations en ecodesign avec les artisanes tisseuses et productrices de vanneries (comme je le fais depuis plusieurs années dans plusieurs sites en cours de restauration). Tout l’espace du show-room a été conçu et est adapté en termes de dimensions pour ce corpus d’artefacts locaux (vanneries, tissages de tentes traditionnelles, bijoutier, ferronnier…) L’appellation « Dar Sania » rend compte aussi d’un espace mixte pour des artisans hommes et femmes, ce qui est important : au-delà de l’enjeu de la mixité sociale, il y a complémentarité des fabrications : le bijoutier peut terminer un objet de vannerie, la tisseuse a besoin de crochets fabriqués par le ferronnier, etc. Par cet espace de travail, les artisan(e)s sont projetés dans un échange autour de la fabrique d'un objet.

PRINCIPES CONSTRUCTIFS, CHOIX TECHNIQUES, OBSTACLES, SOLUTIONS

Pour proposer une alternative au tout béton, il a fallu surmonter la disqualification de la terre crue ou des matériaux « traditionnels ». Il a fallu introduire dans le processus du projet le réapprentissage des matériaux de construction et sans cesse défaire et faire refaire pour exiger le respect des règles de l’art des matériaux terre ou biosourcés. L’habitude de construire avec un matériau peu exigeant comme le parpaing a appauvri les compétences générales des ouvriers du BTP. L’entreprise voulait tout construire en parpaings et tout recouvrir ensuite d’un enduit de terre-paille. Il a fallu l’obliger et l’accompagner à toutes les étapes. Les premières adobes avaient été réalisées sans paille ni fibres et faire détruire toutes les premières mises en œuvre puis exiger la venue d’un maçon expérimenté. Cette chaîne de crédibilisation a été rendue possible par l’ensemble des partenaires à l’exception de l’ingénieur du bureau d’études qui s’est sans cesse opposé au projet. Nous avions rédigé des cahiers des prescriptions spécifiques très précis. Pour convaincre l’entreprise, nous lui avons fait visiter des projets similaires terminés. Il est important ici de souligner qu'une fois que l'entreprise a réalisé les murs en adobe, les claires-voies et autres dispositifs climatiques, il a été plus simple de monter les charpentes en palmes pour le couloir et les lauriers teints pour l'espace du showroom. La mise en place de l'étanchéité « traditionnelle » (doublée de bitume) et le bitume des gouttières murales, une innovation appréciée, a bien été acceptée, de même que le pare-vapeur en briques cuites sur les semelles en béton.

La question de la couverture d’un bâtiment de terre crue est le principal problème architectural à résoudre pour augmenter le confort des espaces dans une logique de durabilité. Par facilité, le choix des dalles de béton est devenu la norme. Pour tous nos projets, au contraire de cette tendance nous essayons de favoriser les charpentes traditionnelles. Les palmiers destinés aux bois de charpente et des portes proviennent de deux coopératives de palmiers de Tata et de Zagora, qui assurent la plantation dans la production des dattes et qui avec ce projet ont ouvert un champ d’activités nouveau autour du bois. Les palmiers mâles surnuméraires et non productifs, les arbres anciens peuvent en effet être valorisés comme bois de construction augmentant le revenu des coopératives agricoles, tandis que les agriculteurs concentrent leurs efforts sur les palmiers femelles. Ce choix raisonné des arbres à abattre tout en encourageant les plantations, respecte un environnement aride où le bois reste une denrée précieuse.

Espaces d'ateliers d'artisan(e)s : 4 espaces (1 atelier collectif 27,50 m², 3 individuels 13,50 m²) avec point d'eau et armoires intégrées, accès à la terrasse pour manipulations spécifiques ou fabrication d'objets de grande taille (tentes traditionnelles) : 68 m²

Espace de showroom des produits réalisés : 35 m²

Sanitaires, Bureau, Stock, hall accueil & couloir : 92 m²

Terrasse extérieure (hors SHON) : 40 m²

SHON : 195 m²

Maison des femmes 2018

En 2017, un appel d’offres a été lancé pour construire plusieurs Maisons destinées aux femmes, dans des communes rurales enclavées de la province de Tata. Auparavant, nous avions déjà réalisé des petites maisons de femmes en terre et en pierre dans cette même province pour le compte de l’Initiative pour le Développement Humain (2015) et nous avons eu l’idée de proposer une mise en réseau de tous ces women centers une fois terminés. En accord avec les femmes bénéficiaires – que nous avions voulu rencontrer lors des phases du projet – nous avons cherché ce qui les aiderait le plus au niveau des espaces à concevoir. Au fil des échanges qui ont essentiellement permis de faire évoluer leurs idées quant à l’architecture vernaculaire, il nous est apparu qu’elles bénéficieraient avantageusement à être mises en lien entre elles, notamment afin de profiter de petites formations auprès de designers engagées du royaume, afin de retrouver avec quelques-unes de ces femmes certaines techniques ancestrales de tissage ou de vannerie, afin aussi de mettre leur savoir-faire en commun et de leur trouver des débouchés. C’est ainsi que nous avons d’abord choisi de réhabiliter chaque technique constructive de la localité porteuse du projet : ainsi le lieu construit était un cadre agréable – et non un vulgaire hangar mal ventilé (comme c’était trop souvent le cas dans des projets rapidement exécutés par d’autres). Ce lieu devenait aussi un écrin aux savoir-faire de ces femmes : un bâtiment capable d’attirer le regard de l’esthète ou du touriste pour leur ouvrir des pistes nouvelles de marchés.

Actuellement, nous leur passons commande de pièces d’écodesign pour la construction d’autres projets architecturaux en cours dans la province ou pour l’équipement de certains lieux : des tentures en laine de chameau, des pièces de vanneries pour des planchers retenant la terre, des dispositifs de pare-soleil en vannerie et tissage sur des structures réalisées en bois, et ainsi de suite. Le foyer féminin du douar Kiriwout d’Aguinane est placé dans une zone légèrement décaissée, au pied du village, dans un site protégé des vents et près des accès principaux du village. Un porche couvert est installé dans l’angle sur le chemin d’accès pour permettre de ménager un espace de « seuil » avant d’entrer dans le local, où les femmes peuvent se retrouver, discuter, se rafraîchir aussi en fin de journée, s’asseoir sur des bancs ménagés à l’ombre du porche. Ceci répond aux modes de vie tout en rendant son inscription sociale au projet. Les bancs sont une continuité du village, tout le monde peut venir pour discuter, commander un travail ou simplement échanger. Pareillement, l’espace central reste polyvalent : il fait office de mrah, cet espace essentiel dans les demeures traditionnelles marocaines où l’on se retrouve pour faire les opérations salissantes de la maisonnée. Ainsi ce lieu peut être une pièce supplémentaire de gagnée pour le travail des femmes. Ces principes se retrouvent dans l’ensemble des projets actuellement livrés ou en cours d’exécution sous d’autres formes architecturales, en articulant des espaces intérieurs travaillés à des espaces extérieurs pour permettre une grande modularité d’usage.

Maternité de Tissint (2015)

Une Maison de la maternité articulant pierre et terre

Pour la jolie oasis de Tissint, actuellement défigurée par un urbanisme chaotique, une petite Maison de la maternité a été proposée, entièrement en terre sur un socle de pierre. La porte d’entrée, sorte de bouche tout en longueur, fait référence aux portes régionales en saillie, elle prépare

l’accueil en un rafraîchissement premier permis par la largeur des murs, la hauteur assez basse sous plafond de sa demi-coupole et l’épaisseur du matériau terre. Elle débouche sur une petite salle d’attente de forme organique circulaire, aux lignes douces, sorte de matrice toute en rondeur,

perceptible depuis l’extérieur.

Tout le projet a essayé de travailler la douceur des formes et des matériaux en l’associant au principe du soin à donner à la future mère, pour bénéficier, à côté des salles plus cliniques et lisses destinées à l’accouchement, de salles réservées au repos. La terre est réputée bénéfique à la récupération de

la fatigue nerveuse – la terre n’est-elle pas parfois partiellement utilisée en milieu hospitalier en Europe, en complément d’autres matériaux ? Une fois la construction terminée et après la mise en fonctionnement du bâtiment, nous avons interrogé les sages-femmes et infirmières travaillant dans le

lieu ainsi que les bénéficiaires. Toutes, à notre grande joie, ont expliqué qu’elles avaient trouvé dans ce bâtiment une paix rare en comparaison d’établissements de ce type où elles avaient pu travailler auparavant, notamment grâce au matériau, qui aurait eu la vertu de rasséréner d’emblée les plus angoissées. Du côté des autres bénéficiaires, les femmes déclarent ainsi se sentir protégées dans un moment particulièrement singulier de leur vie. La question des températures n’est même plus évoquée, puisqu’au plus fort de l’été, il y avait entre le dispensaire attenant en béton armé bénéficiant pourtant de la climatisation, une amplitude thermique de près de dix degrés Celsius (température extérieure : 45o C, températures intérieures du dispensaire contigu en béton : 37o C, maternité en terre crue : 27o C).

La « modernité » ostentatoire s’est traduite par une course au prestige aux dépens du vrai confort. Ici il s’agit d’une modernité plus complexe et qui renouvelle la tradition. L’architecture est bien créée au profit de ceux qui l’habitent et non de ceux qui la regardent. Écoconstruire, c’est saisir une société dans toute sa complexité et tenir compte de tous les paramètres environnementaux (géologie, climat, couvert végétal…) ; économiques (activités productives, revenus des ménages, capacités de financement des pouvoirs publics…) ; sociaux (structures démographiques, vieillissement, structures familiales, place des jeunes, des enfants, approche genrée…) et culturels (pratiques quotidiennes, pratiques festives, imaginaires, désirs…) comme nous avons essayé de le faire dans les provinces où nous avons eu l’autorisation à construire de la sorte.

Musée de la résistance (2021)

Toute l’enveloppe du bâtiment est en pisé, adobe et pierre (épaisseur 60 à 80 cm, avec des murs pyramidaux : les RDC ont des largeurs plus larges qu'à l'étage). Les lieux servants et la salle de présentation sont en adobes sans aucun apport de ciment et la charpente est traditionnelle en tataoui, ce fameux tressage de palmes colorés ou de lauriers teints au chaudron. Une poutre traversante de béton armé permet toutefois un dimensionnement de salles plus vastes que traditionnellement. En revanche, la couverture des locaux de production sont en béton armé tout comme la structure de l’ensemble sur semelles de fondation (la législation marocaine impose la structure en béton armé). Les performances en termes de durabilité se situent donc essentiellement autour du cycle de production des matériaux et aux capacités thermiques desdits matériaux premiers ou biosourcés pour un petit budget. Le projet refuse clairement la climatisation. Tous les espaces intérieurs sont ventilés par des systèmes empruntés à la tradition sur les parties hautes du bâtiment ; ce tirage thermique est associé aux dispositifs simples de fenêtres à régler en façade (face au vent dominant/les sorties à l'opposé). Le courant d'air passera en hauteur pour ne pas gêner les travailleurs et simplement rafraîchir la toiture. Une pergola prend le relais également à l’extérieur pour créer de l'ombre et des appels d'air sur la façade des ateliers qui est la plus exposée. Des lanterneaux zénithaux rythmeront les intérieurs pour éviter une lumière trop éblouissante qui empêcherait tout travail manuel. Les portes sur rails ou sur crapaudine (héritage architectural local) en acier reproduisent les mêmes petites ouvertures que dans les parois d’adobes perforées pour la ventilation et l'éclairage filtré. Des lucarnes placées en hauteur dans le local permettent de ventiler la toiture en une zone chaude mais d'autres petites lucarnes en verres avec pavés de verre seront encastrées sur la façade pour éclairer les petits espaces sans laisser la poussière pénétrer dans le bâtiment.

Le projet, placé sur la route vers la province est extremement visible, il rend hommage au patrimoine local en s'appuyant sur les architectoniques locales, mais en proposant de les utiliser dans leur matérialité et non en calepinage ou en cosmétique comme cela se fait trop souvent (influence des auberges). Dans ce vieux pays d'histoire, ce projet s’est proposé d’articuler héritages (matériel et immatériel) et amélioration des conditions de travail en créant de nouvelles normes de confort pour les publics, un accueil spécifiques, des filtres entre les espaces, tout en mobilisant au mieux les ressources existantes et les compétences.

Ce bâtiment incarne sa fonction et en donne une image positive. Le parti pris architectural a été donc de traduire en volume le projet pour que de l'extérieur il fasse signal : ainsi une façade en terre crue, avec des ouvertures faisant office des baies climatiques à volets pare-soleil présentent le lieu au visiteur depuis l’extérieur. Il n’est pas inutile de souligner que ce projet au coût moyen prouve aussi qu'on peut construire de façon économique en matériaux locaux tout en proposant un bâtiment séduisant (moins de 2 millions de dirhams pour 500 m² ce qui équivaut à un peu moins de 200 000 euros).

Régénération de la Citadelle d'Agadir Oufella, Agadir MAROC (2017-22)

CONTEXTE HISTORIQUE

Située sur un promontoire impressionnant surplombant une baie sur l'Atlantique, propice au commerce international, la forteresse d'Agadir incarne depuis plus de six siècles, l'importance de ce port où convergeaient les grandes routes caravanières et notamment celle du sucre. Classé monument historique marocain depuis 1932, le site est un lieu de mémoire douloureuse, rappelant aux habitants la nuit tragique du 29 février 1960. Soixante ans après ce terrible tremblement de terre, le gouvernement décide de redonner vie à ce site emblématique de l'histoire marocaine, conformément aux protocoles internationaux post-catastrophe, avant de le rouvrir au tourisme et au souvenir. Le projet se partage en plusieurs zones : celui d'abord de la forteresse et son ancienne médina, réhabilitées pour donner à lire le monument après des fouilles archéologiques préventives. Puis la plateforme d'accueil et la station du téléphérique, semi enterrés pour ne pas oblitérer la mémoire du site. Un feuilleté de contraintes a incité à un parti pris architectural qui enterre la construction tout en la répartissant sur une surface donnée. La hauteur de neufs mètres nécessaires au fonctionnement des machines du téléphérique a légitimé le choix d'une rampe pour accueillir l'ensemble des services dans deux bâtiments qui répartissait l’ensemble des besoins sur deux niveaux (le R-1 et le R-2). Toutes les terrasses de la plateforme d’accueil sont accessibles et permettent de profiter du paysage, à la façon d’un belvédère. Ainsi, en minorant l’emprise des bâtiments, en respectant les normes PMR d’accès et en dispersant les flux de visiteurs sur de vastes rampes de pierre, la plateforme rattrape les contraintes de hauteur du téléphérique, tout en limitant le coefficient d’occupation. L’espace est fluide, sécurisé, facile d’accès, lisible. De loin, l’impact est imperceptible. En hommage aux victimes du tremblement de terre, il avait été décidé d'éviter le tout béton et de proposer un système constructif parasismique discernable qui réactualise des systèmes constructifs vernaculaires de l'Atlas. D’une part pour réinvestir les procédés parasismiques « ancestraux » et d’autre part parce que, malheureusement, beaucoup trop de victimes avaient été impossibles à sauver sous les dalles de béton. Le système constructif en bois traité et en pierre sèche de 80 cm emprunte un mode parasismique utilisé dans le Haut Atlas (Vallée des Ait Bou Guemmez) et dans d'autres régions du monde (Népal, Pakistan, Himalaya). Le mur est dressé sur des fondations en BA (semelles périphériques) pour ensuite monter les murs progressivement à l’horizontale, assise par assise, en posant des couches alternées de maçonnerie en pierre sèche et de bois, sans aucun mortier. Le matériau en fourrure des pierres est maçonné tandis que les parois extérieure et intérieure des murs sont maintenues ensemble par des entretoises en bois. Cette disposition, qui consiste à alterner la pierre et le bois, ajoute de la souplesse pour construire certes, mais surtout en cas de séisme où il a prouvé en septembre 2023 sa capacité à reprendre les effets de cisaillement et de répondre ainsi de façon innovante aux normes de sismicité.

SYSTEMES CONSTRUCTIFS PARASISMIQUES

Pour monter les murs en pierre, l'architecte a formé des maçons déjà très expérimentés de l’Anti-Atlas. Pour le dallage des sols, une ardoise locale a été investie : six petites coopératives régionales. De la même façon, pour les intérieurs en laurier teints au chaudron montés sur du bois de palme - les références régionales par excellence - des maîtres d'œuvre locaux ont été recrutés sur compétences. Du fait du succès populaire du projet, les filières pierre et matériaux biosourcés ont été développées dans de récentes demandes publiques ou privées. Pour ce faire, il aura fallu cependant en amont, rédiger des Cahier des charges, acceptables par la puissance publique, ici donneuse d’ordre, et par les bureaux de contrôle. L’impact de ce type de projet est évidemment plus important dans une grande ville, capitale régionale comme Agadir, que dans de petits bourgs où cela avait déjà été fait auparavant (de 2012 à 2019) sans le succès de ce projet citadin.

Grâce au dispositif parasismique bois-pierre et grâce aux plafonds colorés, grâce à une matérialité plébiscitée par le grand public, l'idée de perfectionner les techniques vernaculaires pour l'architecture contemporaine, a été rendue réalisable. Proposer un développement soutenable appuyé sur les humains dans une fine connaissance des territoires, était enfin devenu possible. Le chantier recevant beaucoup de décideurs pendant la COVID où les prix du béton et de l’acier ne cessaient de grimper, fut une immense chance pour proposer de renouveler le BTP au Maroc, une occasion trop belle de construire de façon non-conventionnelle.

PERFORMANCES ENVIRONNEMENTALES

Ce qui fait performance environnementale est clairement le choix du dispositif constructif qui est certes sismique, mais aussi climatique. Les murs épais aux baies peu larges ne nécessitent aucune climatisation supplémentaire, le bâtiment est passif et l’affirme. L’utilisation de matériaux renouvelables en priorité (60 à 70% de la masse construite) avec des procédés de construction permettant d'éviter l'émission de gaz à effet de serre, est conforté par le mode d’extraction très peu consommateur d’énergie. Seul le transport (mais à moins de 100 km) pour les corps du bâtiment a obligé à une certaine dépense. Le matériau naturel n’a pas nécessité beaucoup d’énergie pour être extrait : la pierre est naturellement épannelée, elle est juste ajustée par le maçon au moment de la mise en place par un burin local . La pierre des sols pareillement est « cueillie » sans utilisation d’énergie autre qu’humaine dans une région du monde souffrant de chômage.

IMPACT SOCIAL ET DIGNITE HUMAINE (UNE AUTRE "MODERNITE")

Il est crucial aujourd'hui au Maroc de consolider les filières de travail manuel et de créer des statuts spécifiques pour les maîtres d'art. C'est moi-même qui ait pris en charge certains maçons pour éviter toute discussion avec les entreprises et m'assurer du qualitatif. Ceci permet de lutter contre le chômage dans un pays où mécaniser reviendrait à tuer la fierté de ceux qui savent faire avec leurs mains. La technologie dans certains pays peut être un leurre : on croit moderniser, en vérité on simplifie et on élimine certains métiers et certains rendus exemplaires.

Une STEP (station d’épuration des eaux en circuit fermé) a été utilisé tout en renforçant pour les eaux de pluies sur ce site de promontoire toutes les citernes traditionnelles (restaurées d’une part tandis que l’une d’entre elles, la plus proche du site, est équipée d’une pompe pour permettre la réutilisation des eaux de pluie lors du renouvellement de l’eau de la STEP).

Le téléphérique fonctionne avec de l’énergie solaire et une force motrice de la descente qui créé de l’énergie électrique dans un système récent très performant (Doppelmayr) ; des capteurs solaires ont été installés sur les ombrières des aires de stationnement du bas du site.

DONNEES CHIFFREES

Le site couvre une superficie d'environ dix hectares, dont trois pour la citadelle. La zone archéologique s'étend sur 4 272 m², tandis que la médina (c'est-à-dire la vieille ville) occupe 26 345 m². Le projet a été réalisé pour la

Société de développement touristique du Souss Massa (SDRT) avec le soutien de la Région, du ministère de l'Intérieur, du ministère de la Culture, du ministère des Affaires religieuses, du ministère du Tourisme et du ministère Al Omrane-Agadir-Logement. Il s'inscrit dans le cadre du programme de développement urbain de la ville d'Agadir 2020-2024, présidé par Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

Réhabilitation de la Villa Carl Ficke (1913) et de son parc dans Casablanca (2016-24)

Cette demeure est le témoin muet d'une période de l'histoire de l’urbanisme dans ce premier grand port de l’Afrique. Elle incarne ainsi l'idée d'un unicum : un lieu singulier, unique, un lieu de mémoire. Il raconte une étape de la formation de la ville de Dar El Beida. Il nous parle aussi de l’histoire du royaume du Maroc, une histoire d’un monde connecté, celle du métabolisme de la métropole de Casablanca. Casablanca reste encore aujourd’hui un laboratoire d’exception où l’art de bâtir perdure dans un dialogue fécond entre les maalmines de la tradition et les « styles » importés d'ailleurs, entre les matériaux ancestraux et ceux plus innovants,et que cette Villa par sa matheriauthèque a voulu dévoiler au public : montrer comment elle avait été fabriquée, entre plusieurs époques de la ville de Casablanca. L'objectif attendu de cette restauration architecturale était de faire comprendre aux futurs visiteurs combien cette Villa, une des premières du genre, donne à lire l'état de l'architecture à l’aube du XXème siècle au Maroc, et plus particulièrement à Casablanca, ville-monde à l’urbanisme avant-gardiste. Les possibilités techniques d’une modernité naissante clairement lisibles dans cette demeure, font écho à une ville en pleine croissance dont elle était l’un des avant-postes du quartier naissant de Mers-Sultan. La villa Carl Ficke ne fut habitée que quelques mois par son propriétaire, l'Allemand Carl Ficke. La destinée de cette demeure a été préservée du depeçage autour du foncier dans un quartier convoité. Bien qu’oubliée par le grand public, la villa a été au cœur d’une autre histoire. D’abord celle de la protection de l’enfance en prenant le nom de la pédagogue Pauline Kergomard en 1926, puis de l’éducation secondaire en devenant le collège Khnata Bent Bakkar en 1962.

SAVOIR RESTAURER SANS DENATURER NI MODIFIER

Pour assurer la préservation de ce lieu de mémoire, la démarche a été de « conserver et de révéler les valeurs esthétiques et historiques du monument [qui se fondent] sur le respect de la substance ancienne et de documents authentiques » (Charte de Venise). L’importance du choix de véritables professionnels, expérimentés pour suivre ce type d'opérations, si différentes du processus architectural d'une réalisation conventionnelle, était une gageure sur ce site. Cette démarche constitue un modèle du travail essentiel des historiens, à la faveur de laquelle peuvent converser, plus d’un siècle après les faits, trois d’entre eux, marocain, allemand et français, (représentant les entités impliquées dans ce drame qui s’est joué à Casablanca), ont remis à l'architecte des archives et elle a pu remonter avec eux l'histoire de ce lieu. Tout en étant attentive à ce qui constituait la Villa pour reproduire des techniques ancestrales lorsqu’il le fallait, comme les enduits de chaux qui ont donné à Dar El Beida sa couleur blanche et qui ont façonné une autre identité pour cette demeure où une couleur plus proche de l’ocre jaune des sols, joue un rôle mémoriel atypique. C’est pourquoi nous avons voulu conserver les mises en œuvre originales, à même de protéger un vocabulaire architectural singulier. Toute l'architectonique de ce bâtiment édifié dans les premiers balbutiements du ciment armé sur la côte africaine devait être convenablement restituée en conservant à l’esprit que seuls les planchers étaient en béton armé (maigre) sur une charpente en IPN d’acier. Les précautions scientifiques prises dans ce type d'approche supposent une expertise complète – à la fois historique, technique, scientifique – permettant d'évaluer l'état de conservation des structures, mais aussi de s'assurer que l'objet final présentera l'image attendue : ici celle d'une des premières villas européennes de Casablanca qui est aussi un lieu d’histoire de Casablanca. Cependant, la Villa qui s’inscrit dans la Modernité n’est pas construite sur une ossature en béton armé, comme les Villas qui suivront ensuite : sa structure est en pierre hourdée à la chaux.Démolir un édifice c'est participer à la crise environnementale, produit de l'Anthropocène. Le restaurer dans son écrin végétal d’origine, ouvert aux citoyens, est un acte fort dans une métropole aussi complexe que Casablanca, un défi pour l’inscrire dans un futur à la mesure de son histoire.

Pour ce faire, lui rendre son aspect originel était important, restituer l’esprit du lieu, dans la logique qui l’avait vu naître, est l’un des objectifs de ce projet dès ses prémisses. Héritiers d’un chef d’œuvre établi dans un parc relativement méconnu, dont la ville est également le dépositaire, nous avions à cœur de restituer, la logique de fonctionnement d’un site malmené par les âges, qui devait être donné à comprendre dans le contexte d'un paysage encore relativement vierge dans la première décennie du siècle dernier, difficilement imaginable aujourd’hui du fait de la densité actuelle de la ville.

L’AUTHENTICITE. POUR UNE RESTITUTION SCIENTIFIQUE DE LA VILLA

Rappelons que la villa, avant l’ouverture du chantier, était dans un état très inquiétant : multiples infiltrations d’eau, armatures des aciers fortement corrodées, arbres poussant à l’intérieur et sur les terrasses, effondrements partiels, vitraux brisés, portes et grilles installées sans considérations architecturales, poids de surélévations adjointes à la fin du XXème siècle, etc.. S'il a donc fallu s'occuper de sauver le site en refaisant, comme il se devait d'abord le clos et le couvert, pour arrêter le processus de dégradation, il a fallu aussi continuer de documenter la Villa, pour la restituer dans son état de 1914. Des plans, des photographies, toutes sortes de textes, ont accompagné ce travail d’enquête. Mais aussi, et nous le verrons en détail, les matériaux qui constituent la Villa. Ces archives nous ont offert la possibilité de restituer et de donner en partage ces techniques historiques qui ont façonné la ville et qui sont souvent méconnues.

LA QUESTION DE LA DURABILITE ET DES NOUVEAUX MATERIAUX

Toutes les constructions majeures du XXème siècle doivent souvent, 30 à 50 ans seulement après leur construction, bénéficier de sérieuses réparations venant répondre aux pathologies récurrentes du béton armé . La Villa Carl Ficke elle n’a fait l’objet d’aucune vraie réparation avant celle-ci : de vilaines étanchéités ont été refaites, il y a une quarantaine d’années qui ont… hâté les infiltrations ! Cependant, la Villa Carl Ficke n’a de béton que ses planchers : son ossature n’est pas en béton armé mais en pierre. La Villa est entièrement construite en pierre et c’est sans doute cela qui l’a sauvée de l’effondrement. Sur cette question, il est évident que la Villa Carl Ficke pose toute la question des bétons de ciment et armatures d'époque, ce matériau alors est balbutiant et donc fragile. Aujourd’hui, il faut aussi interroger les bétons de remplacement. On sait que tout ce qui est construit en béton dépasse difficilement le siècle et que nombre d’édifices posent de vrais problèmes structurels au bout de quelques décennies seulement du fait des pathologies nombreuses du matériau béton, «initialement perçu comme un matériau inaltérable. Les études physicochimiques mettent en évidence un matériau poreux, sensible aux échanges, dont la fragilité résulte de la qualité de sa mise en œuvre et de son exposition ». Le matériau vieillit inéluctablement, plus ou moins bien. Ses corrosions elles, sont inévitables. Il a été opté, avec l’ingénieur du projet, pour les options techniques les plus adéquates pour l'étanchéité qui ne remettaient pas en cause la structure première et ne la remplaçait que par nécessité. Toute l’approche structurelle s’est faite avec beaucoup de respect du lieu là où ailleurs on choisit trop souvent la facilité en démolissant pour reconstruire. Nous avons voulu très tôt limiter l’intervention à sa stricte nécessité au profit d’une démarche globale de restauration que ces pages retracent. La Villa a été partiellement évidée des structures trop abîmées pour pouvoir les remplacer progressivement en traitant la corrosion et en substituant des aciers de meilleure qualité aux premiers, avec un contrôle rigoureux de chaque phase, assurée là-encore par une entreprise exemplaire. Beaucoup d’éléments ont été testés en laboratoire ou à l’échelle 1 sur le site, et beaucoup d’essais de stabilité ont été opérés à chaque fois que nécessaire notamment sur les éléments historiques comme l’escalier d’honneur qui a été renforcé de façon chirurgicale sans le démonter.

Réhabilitation et mise hors d'eau d'un monument fondateur (2012-2015)

De cette mosquée, aux deux âges superposés, mise au jour par les fouilles et stabilisée, le programme prévoyait de s’occuper du minaret très ruiné et fragilisé mais ayant conservé une partie de son exceptionnel décor. Cet ensemble architectural vient témoigner de l'importance de la cité d’Akka, liée à la mythique cité médiévale de Tamdoult et qui va connaitre au XVI° siècle une nouvelle ère, marquée par les flux renforcés entre l’Anti-Atlas, berceau de la dynastie saadienne, et le grand Sahara.

Ce projet avec une mise hors d'eau en zinc, quasi-invisible mais qui sauve ce bâtiment sans couverture (et donc vulnérable à la pluie) met en valeur l'idée d'une conservation qui s'en distingue néanmoins; par un dispositif original. Le projet a essayé de sauver un ensemble construit sur la durée associant diverses techniques autour de la terre. Il s’est déployé en plusieurs phases de 2012 à 2015 : deux campagnes de fouilles archéologiques associées à des phases de sauvegarde du site dans son intégrité.

Mais c'est l'approche communautaire de la restauration qui est sans doute l'aspect le plus interessant de ce projet, important pour les habitants du site. La restauration et la restitution ont été réalisées sans utiliser de moyens sophistiqués pour essayer de retrouver patiemment les techniques de constructions premières. Ainsi, il a été très emblématique, de remonter les voûtes sur des gabarits de bois et de briques crues, et surtout en utilisant de la cendre sur les voûtes pour s’assurer de leur stabilisation (en sus de la chaux) pour poursuivre plus aisément l’élévation des niveaux de voûte du minaret. L’approche archéologique lente a favorisé au départ l’utilisation de ressources essentiellement humaines pour déblayer les strates et atteindre les différents niveaux inférieurs : l’utilisation d’une main d’œuvre locale formée par les archéologues pour déblayer les strates et atteindre les différents niveaux inférieurs. Notre démarche de restauration dans la région impliquait pareillement une approche respectueuse du site, faite avec les habitants locaux et les ressources locales. Le budget qui englobait les deux campagnes de fouilles et l’ensemble des éléments architecturaux à stabiliser ou à réhabiliter devait aussi rester dans un ordre de dépenses modestes. Le pisé et les briques crues ont été fabriquées sur le site à partir des déblais archéologiques (et de la paille pour les adobes). Tous les gabarits utilisés pour construire ont été fabriqués à partir de madriers de la construction ou de palmier. La seule dépense impactant l’environnement est celle liées aux briques cuites venant permettre la restitution des façades du minaret construit dans ce matériau. La technique de production particulière maîtrisée uniquement à Fès à 1000 km du site, par des entreprises spécialisées dans la restauration ont finalement été implémentées à Tata dans un atelier de potier ayant bénéficié d’une aide de l’État pour acheter un four à gaz. Il a fallu faire de nombreux essais avec le potier avant d’atteindre le niveau escompté afin de réduire l’impact environnemental du transport des briques.

La performance tient dans cette réhabilitation de techniques ancestrales qui exige une innovation constante pour les transposer dans une société qui a récemment adopté l’encadrement normatif de la construction par le béton armé.

Restituer, discrètement différencier, restaurer, stabiliser.

Le projet architectural s’est d’abord soucié de stabiliser l’oratoire en terre crue avec l’ensemble de ce qu’il restait de la mosquée. Les techniques en terre crue et des stabilisations au blanc d’œuf et à la chaux ont été utilisées. Puis, il s’est agi ensuite de réfléchir à la sauvegarde du minaret en terre cuite dans une logique de restitution complexe mais en utilisant les mêmes dimensions de briques avec une couleur différente pour bien marquer l’ajout contemporain par rapport à la base existante, et respecter ainsi la Charte de Venise.

La ruine différenciée du minaret posait le problème des différences de niveaux obligeant à remonter l'ensemble des murs jusqu’à trouver un point de stabilisation et de sauvetage du bâtiment. Toute cette restitution des parties manquantes s'est faite en conformité avec les techniques ancestrales, seule la brique était d'un ocre moins rouge pour que se perçoive la différence. Le motif du shebka (filet, savant ornement provenant des modèles almohades), emblématique du minaret a été remonté sans le finir par un cadre pour rendre lisible le fait que le minaret qui était sans doute inachevé avait néanmoins été conçu - d'après les fondations fouillées pour pouvoir atteindre une haute hauteur beaucoup plus importante. Très vite, est apparue l'idée de l'infini : le motif du shebka a donc été remonté sans le finir par un cadre. Nous voulions ainsi pour rendre lisible le fait que le minaret qui était sans doute inachevé avait néanmoins été conçu - d'après les fondations fouillées et restituées pour pouvoir atteindre une haute hauteur. L'idée d'un bâtiment remonté a sa juste hauteur, ni trop haut, ni trop courtaud, évoquait ainsi son histoire sans la dévoyer.

Campagnes de fouilles archéologiques, restauration architecturale et restitution

partielle, mise hors d'eau du bâtiment, 2012-2016. Préservation et fouilles archéologiques des

vestiges du site d’Agadir Amghar.

Financement : Partenariat Ministère de la Culture du Royaume du Maroc, Direction du

Patrimoine, INSAP (Institut National des Sciences de l'Archéologies et du Patrimoine) &

Communauté européenne : Coopération italienne CISS.

Archéologues : Pr. Mohamed Belatik, Pr. Abdellah Fili, Pr. Mustapha Atki, Pr Ahmed Saleh

Ettahiri, chercheurs médiévistes ou spécialistes du patrimoine religieux. Architecte : Dc Salima

Naji Situation du projet : Commune de Kasbah Sidi Abdllah Ben Mbark, Palmeraie d’Akka, Anti-

Atlas. Province de Tata Date campagne fouilles premières : 2012 Date campagne Fouilles

seconde : 2014. Date de fin des travaux : février 2016.

Maalmines (maîtres d'oeuvres) originaires du site et issus d'une lignée de constructeurs :

M'Barek Bousgane, Bilal Ettaqi, Ali Messaoudi aidés de Mohamed Aged et Abdellah Boulman.

Souk colonial (1939) de Tablaba (2007-2012-2021)

CONTEXTE HISTORIQUE

Au-dessus de la vaste palmeraie ancienne de Taghjijt, trône Tiguemmi n’Uguelid : une citadelle perchée du XIIème siècle, ville-garnison almohade, bâtie à quelques kilomètres de Targa Ukhdeir, un ribat almoravide édifié auprès de tribus possédant de vastes greniers collectifs, historiquement antérieurs (également restaurés par l'architecte Salima Naji). Tout ceci confirme la profondeur historique de la localité. Ses systèmes constructifs, toute comme ses traditions intangibles, témoignent de cette richesse avérée. Dans cette palmeraie très ancienne a aussi été construit dans les années 1930 un Souk colonial d’une taille impressionnante [5 520 m²]. La taille du Souk, sa morphologie, mais aussi les techniques traditionnelles en terre crue utilisées, le rendent unique dans la région. Il est formé de boutiques à galeries d’arcades. Des arcades singulières qui s’inspirent des arches traditionnelles des demeures mais en amplifiant leurs proportions pour les utiliser non plus pour l’intérieur mais pour des espaces de représentation en enfilade. Construit par le pouvoir colonial, le Souk de Tablaba est implanté au cœur des jardins de la palmeraie. Ce site vient vraisemblablement succéder à des espaces plus éphémères (tentes ?) autour d’un Saint Sidi Messaoud et à proximité du cimetière. On ne sait pas si le Souk existait originellement lors du moussem des dattes (octobre) pour ensuite se fixer et devenir un souk hebdomadaire. Peu de souks existaient d’une telle taille : il drainait toute la région et intégrait toutes les tribus et localités environnantes, chacun apportant sa spécialité. Le souk intégrait un tribunal et des petites gargotes. Les boucheries étaient nombreuses à partir de la période coloniale indiquant l’importance du bétail pour les communautés bénéficiaires au moment de sa création et jusqu’à son abandon dans les années 1980-90.

SUCCESSION DE PROJETS, EFFONDREMENT PHYSIQUE PROGRESSIF DU SITE ABANDONNE

Entre 2006 et 2007, les premières études architecturales ont lieu. Le projet, construit avec la société civile, tend vers la restitution de toutes les boutiques telles qu’elles étaient à la création puis à l’extension progressive du Souk. Certaines boutiques, regroupées en îlots, sont choisies pour abriter des activités AGR ou encore pour devenir un centre des arts vivants avec espace muséographique. Grâce au Projet « Save Nakhla », avec le groupe ESCE Paris, projet en coopération avec la Wilaya de Guelmim, l’Agence du Sud et la commune de Taghjijt, bénéficient en 2007 d’une unité de production de dattes offerte par mécénat. Malheureusement construite sur des bâtiments du souk, ce bâtiment en béton armé qui n’est pas utilisé viendra miter une partie du souk. Les années passent et le problème du foncier demeure non-résolu sur le site. Il faut attendre 2012 pour relancer des études. Dans l’intervalle beaucoup trop de boutiques se sont effondrées ; le lieu très ruiné a été perforé et mité pour d’autres usages sur ses franges et est notamment traversé par une voie publique. La restauration stricte du site n’est plus envisageable, ni même une réutilisation dans un usage équivalent car d’autres souks mieux desservis ont été construits ailleurs. Sans fondations, la presque totalité des constructions se sont effondrées quand les bois de charpente en ont été retirés.

Il importait donc de réfléchir à de nouveaux usages à donner à ce site, plus en adéquation avec les besoins actuels de l’agglomération de Taghjijt. Une requalification des espaces a donc été ici envisagée avec un nouveau programme, un dessin des voies qui respecte au mieux la mémoire de l’ancien site tout en le dotant de vraies commodités. L’architecte a fait le relevé des arches en 2005-06 et son premier geste sera de conserver des galeries « témoins » en les restaurant en priorité dès l’ouverture du chantier.

En 2014-15 le chantier est lancé. Il connaît de nombreux arrêts et difficultés. Cependant entièrement reconstruit en terre crue au moment du Nouveau Décret autorisant la terre crue pour la construction, le projet bénéficie de belles largesses en termes de mises en œuvre. Tous les procédés ancestraux sont remis à l’honneur dans une logique d’innovation et de formation pilote pour la wilaya : réinvestir les techniques dites «vernaculaires» en recréant des filières constructives au profit d’un véritable développement soutenable. Dans les oasis, malgré des contraintes climatiques extrêmes, l’architecture y est pensée telle un objet intégré à son environnement, où se lient étroitement agriculture et construction autour de la pierre, de la terre et des végétaux les plus résistants.

Aujourd’hui, nous devons repenser les choix simplistes des ingénieurs du dernier siècle qui sont particulièrement inefficaces pour affronter les incertitudes du futur. Les matériaux et les mises en œuvre actuelles sont énergivores et produisent une architecture inégalitaire. La généralisation des architectures de béton de ciment impose la démultiplication des dispositifs techniques d’isolation ou de climatisation, lesquelles ont une empreinte carbone exponentielle et sont inaccessibles financièrement aux plus pauvres. Cette crise révèle les manques de notre métier. L’architecte doit arrêter de se soucier de la seule esthétique ou de la seule prouesse rchitecturale, mais plutôt intégrer le projet dans un écosystème. Les matériaux locaux sont niés, oubliés, négligés car c'est du low-tech pas assez performant aux yeux ce certains décideurs préférant le climatiseur au vrai confort sur la durée. Cette « modernisation » sans conscience génère une architecture normalisée en béton armé, dont les responsables locaux ne mesurent pas toujours combien cela est inadapté et combien cela disqualifie les territoires sur la durée… Aujourd’hui des logements sociaux au Maroc, à peine livrés, présentent des pathologies désastreuses et seront démolis à terme. Les solutions techniques importées et transposées sans réflexion dans des

régions aux ressources limitées et marquées par des extrêmes climatiques ne viennent pas seulement proposer un modèle inadéquat mais marginaliser des pratiques, éteindre une mémoire et une histoire spécifiques.

Les galeries de boutiques, l’ancien tribunal et les borjs : la partie historique est conservée in extremis sauvée de la destruction. Les espaces ont gardé une couleur plus soutenue dans leurs enduits finaux et se démarquent ainsi des parties nouvellement construites. Les stigmates, les traces du passé, ont été conservées le plus possible. Pareillement, la typologie des arches est choisie pour des bâtiments à construire, de même que la trame du site, l’orthogonalité des systèmes constructifs, tous exclusivement édifiés en terre crue dans des procédés traditionnels similaires. De même qu’est conservée la ligne horizontale des constructions premières. Arches, piliers, et murailles de pisé rythment l’espace sur une ligne pure du souk qui réapparait dans toute son unité même si les espaces sont métamorphosés. Le sol dans son calepinage contient la mémoire des formes anciennes du site.

En novembre 2020, Hassan Jerrar, l’entrepreneur décède brutalement du Covid. Pour honorer sa mémoire, la famille et l’équipe de la maîtrise d’œuvre décide de terminer le projet. La première phase s’achève en 2021.

MEMOIRE DES FORMES, MEMOIRE DES MATERIAUX

La première programmation (2006), émanant de la société civile, était assez nostalgique : elle visait à conserver naïvement tous les espaces originels dans un intérêt général à vocation touristique (musée, maison d’hôtes, artisanats locaux (bijouterie, ferronnerie, ébénisterie, etc.), et de restituer espace de l’ahwash traditionnel avec une unité artisanale conséquente autour de la datte.

La seconde programmation (2012) a été plus pragmatique : créer un lieu de promenade avec café et espace de galerie, vers la palmeraie en intégrant l’une des galeries principales des anciennes boutiques restituées en échoppes. Mais aussi en intégrant un théâtre de plein-air semi-enfoui (accueil des musiciens locaux, films grand écran).

La phase seconde davantage réservée à la jeunesse devrait développer une piscine en lien avec les espaces de jardin de la palmeraie. Tandis que la troisième accentuera l’aspect touristique en lien avec une palmeraie exceptionnelle.